Connaissance de L'INCONSCIENT

GUY ROSOLATO

Éléments de l'interprétation

nrf
Éditions Gallimard

2, 38

© *Éditions Gallimard, 1985.*

INTRODUCTION AUX ÉLÉMENTS QUI FONDENT L'INTERPRÉTATION

La détection des éléments qui fondent l'interprétation découle d'une exigence rationnelle *dont l'objectif est, malgré bien des difficultés et des refus, scientifique. Elle rend possible l'*analyse *qui décompose les ensembles, qui en précise le détail dans ces éléments mêmes pour en connaître les articulations, pour en comprendre les transformations et les fonctions et pour rendre compte des lois qui les régissent.*

En chimie depuis l'identification des corps simples, et, depuis Mendeleïev, en physique avec les composantes de l'atome et les particules explorées, en biologie avec le code génétique et la combinatoire des nucléotides déterminés, ou encore dans les sciences descriptives, l'anatomie, la botanique, qui étudient les parties constantes d'un organisme, l'acquis scientifique s'assure en découvrant sous la diversité des individus et la variété des manifestations naturelles les éléments qui, en nombre donné, parfois étonnamment restreint, en soutiennent les systèmes.

Avec la psychanalyse, tout projet d'élucidation se doit de mettre en évidence des éléments dans le champ qui lui est propre, où s'exerce concrètement son action, c'est-à-dire dans la parole et le langage. Ces éléments, nous sommes en droit de les désigner comme étant les signifiants. *La première partie du présent ouvrage développe par différentes approches cette constatation.*

Cette démarche, assurément rationnelle, *et qui ne peut que l'être, tout à fait propre à la psychanalyse, retrouve, on le sait, un courant de pensée qui remonte aux Grecs. Avec les stoïciens la distinction est déjà tracée entre le signifiant, le signifié et le référent, distinction tripartite qui sera axée autrement par la suite; de même leur recours à la raison universelle comme* logos spermatikos, *l'accent mis sur*

l'expérience ou la compréhension de la nature en quatre éléments sont des antécédents philosophiques certains. Mais surtout, comme on l'a rappelé encore récemment [1], *le rationalisme naturaliste de la psychanalyse a de plus grandes affinités avec l'épicurisme pour saisir au-delà des croyances et des illusions l'économie libidinale du plaisir qui reste pour tous les hommes l'essentielle force motrice, jusque dans ses plus subtils avatars, aussi transposée et méconnaissable qu'elle puisse l'être dans les sublimations.*

*Cette exigence de l'*analyse, *de la lucidité dans l'entreprise de dissocier, de fragmenter, de défaire et donner du jeu, Freud l'a mise au premier plan par son traitement des mots et des mécanismes mentaux. Elle a été reprise et continuée par Lacan avec le signifiant par l'acception proprement psychanalytique qu'il lui a donnée. En désignant comme* élément *ce signifiant, il n'est pas vain de voir apparaître des correspondances avec d'autres développements théoriques récents. En l'occurrence, un parallèle peut être poursuivi surtout avec l'œuvre de W. Bion.*

Le choix de mon titre est d'ailleurs un rappel délibéré, fait pour évoquer les Éléments de la psychanalyse. *Car une démarche théorique conséquente qui s'attache à mettre en évidence des éléments aboutit à identifier ce que Bion appelle des « objets psychanalytiques » dont l'organisation peut même être représentée sur une « grille ».*

*Les convergences majeures se font alors sur des points cruciaux parce qu'elles proviennent logiquement de cette exploration rationnelle. Ainsi, tout d'abord, je pense que le signifiant correspond à l'*élément-alpha. *Par ailleurs, si l'on veut bien admettre que la théorie psychanalytique s'appuie sur des* termes *propres, des* concepts *qui soutiennent et permettent de nommer les relations existant entre les* trois pôles *du langage (avec les signifiants linguistiques), des représentations (avec les signifiants de démarcation) et du référent, ces objets de la psychanalyse sont des condensations symboliques (en tant que métaphores) qui constituent des* confluences *pour la pensée en général comme pour la théorie et l'interprétation.*

Chez Bion, qu'il s'agisse de la place faite au mythe comme « dimension » des éléments et des objets psychanalytiques, ou encore au sentiment d'isolement et de solitude qui ne dépend dans la cure, tant pour l'analysant que pour l'analyste, de rien de moins que d'une responsabilité d'interprétation qui ne peut être partagée par personne d'autre qu'eux-mêmes, qu'il faille en outre « approfondir

1. Cf. le livre d'André Comte-Sponville, *Le mythe d'Icare. Traité du désespoir et de la béatitude*, P.U.F., 1984.

l'inconnu » avec l'attitude mentale de l'analyste qui adopte le « point 0 » d'inconnaissance, ces avancées théoriques deviennent nécessaires pour assurer une ouverture dans le système que commande avec un risque de clôture la cohérence introduite par l'identification des éléments.

*On trouvera donc dans la première partie de ce livre plusieurs investigations du signifiant dans une dérivation psychanalytique, afin de rendre compte d'une expérience pratique faite dans la cure, où la parole ne se réduit ni au corpus sémantique des dictionnaires, ni à une stricte observance syntaxique et linguistique, mais manifeste les variations individuelles et pathologiques. Le signifiant constitue le repère et l'*élément *indispensable pour saisir les articulations et le sens qui s'actualisent dans cette parole. En outre la psychanalyse a montré le poids d'imprégnation qu'ont les signifiants, surtout dans l'enfance, avant même qu'ils ne prennent leur valeur de signe par une fixation à un signifié donné. Il faut aussi rappeler qu'ils permettent la mise en mémoire d'impressions, de sensations, d'éprouvés, même indistincts, encore mal identifiés : ce sont les signifiants de démarcation énigmatiques. La traduction de ceux-ci grâce à la parole, par des signifiants linguistiques, est la fonction majeure de la psychanalyse. C'en est le processus rationnel qui, par l'interprétation et dans une relation transférentielle, elle-même reproduisant le même mouvement de l'éprouvé et du vécu dans leurs signifiants vers la parole, permet une compréhension, une élucidation, qui porte en même temps sur le transfert, pour en accomplir l'*analyse, *le langage étant le seul moyen de le défaire en portant à la conscience ses mécanismes et ses transpositions.*

On trouvera donc dans cette première partie les différentes perspectives qui permettent de saisir le signifiant psychanalytique. *Si l'on doit admettre avec Peirce que* la pensée est signe, *les variations qu'observe la psychanalyse obligent à déceler dans les manifestations de l'inconscient l'effet du signifiant servant de point d'attraction où s'occulte le sens dans le refoulement. Pour reprendre une formule célèbre, l'inconscient est structuré comme un langage* par la voie du signifiant. *Je tiens à préciser qu'il importe de distinguer deux types de signifiants : les uns, linguistiques, sont les phonèmes, dans leurs différences d'oppositions qui les séparent entre eux, en nombre fixe et limité, les autres sont les* signifiants de démarcation, *éléments de toute représentation non verbale. Ce sont ces derniers, répondant au sens que Freud avait donné aux représentations de chose comme spécialement captées par l'inconscient, qui constituent la latence de cet inconscient dans la mesure où une relation avec*

d'autres signifiants est interrompue parce que inacceptable et devient de ce fait manquante.

L'opposition entre signifiant linguistique et signifiant de démarcation se renforce de l'organisation digitale *pour le premier et* analogique *pour le second. Cette distinction a des avantages pour l'analyse de la communication et des messages, jusqu'aux supports les plus matériels qui les reçoivent, les conservent et les transmettent, y compris le cerveau dans sa spécialisation fonctionnelle différenciant les deux hémisphères.*

L'articulation ou la composition des signifiants entre eux tiennent leur importance du fait qu'elles produisent le sens, le signifié, selon deux seules modalités : la métonymie *et la* métaphore.

Dans cette théorie généralisée, tout en recueillant les divers tropes et les figures de rhétorique, celles-ci les dépassent largement pour être deux formes de pensée, pouvant donner lieu dans des fonctionnements particuliers à ce que j'ai appelé l'oscillation métaphoro-métonymique. Ce sont ces deux modes qui permettent la correspondance entre les deux types de signifiants et donc la communication entre inconscient et préconscient / conscient.

Mais le mot n'est pas la chose quoiqu'il en opère l'édification. Il convient donc de faire travailler ces oppositions selon des relations triadiques entre le langage, la représentation *mais aussi* le référent, *l'objet quel qu'il soit.*

Tels sont les axes qui servent à définir le signifiant psychanalytique, ici ramenés pour la présentation au strict minimum d'une trame. Mais il faut dire que cette vue risque d'être trompeuse et réduite à un système clos si elle reste abstraite des considérations que j'exposerai un peu plus loin.

On trouvera encore dans cette première partie une description des usages techniques du signifiant dans la cure (« Destin du signifiant ») ainsi que des figures que donne l'interdit qui porte électivement sur lui afin de bloquer la pensée et l'action.

La fonction centrale qu'a l'interprétation dans l'analyse est indissociable des signifiants. Sans leur combinatoire, les changements de sens venant des différentes articulations possibles, nulle interprétation ne serait concevable, car le conflit défensif, le fantasme qui met en scène le désir prennent appui sur eux.

Il faut cependant modifier la perspective commune qui fait de l'interprétation une activité que surajouterait le psychanalyste au dire de l'analysant. Sans doute cette conception n'est pas fausse et faut-il l'assumer en pratique, à moins de réduire la relation à un

front de silence et à des effets de renvoi en miroir eux-mêmes singulièrement défensifs dans leur usage systématique et rigide.

Mais la psychanalyse a fondamentalement, dans le dia-logue impliqué par la parole, celle qui s'adresse à l'analyste et qui émerge dans la seule pensée, la fonction de faire apparaître, de rendre patente l'interprétation, celle de l'analysant, par le seul fait que la chaîne des signifiants, en elle-même, *fait sens. Dans la triade de Peirce* [1] *qui comporte le representamen et l'objet, le troisième terme est tout comme les deux premiers un* signe, *désigné comme un* interprétant : *c'est lui qui donne un sens à la représentation de l'objet en assurant la signification de celui-ci. En outre la relation qu'il établit en tant que signe avec l'objet prend sens à son tour grâce à un autre* interprétant *semblable, dans un renvoi pouvant virtuellement se prolonger sans limite.*

Ce que je veux souligner ici par cette référence c'est que le signifiant (à la racine du signe dont parlait seulement Peirce) porte en lui-même, dans la chaîne qu'il constitue avec d'autres signifiants, une prise de sens, déterminée en se précisant par elle-même. Les signifiants réalisent une marque « objective », comme une écriture, même inconnue, fixée dans la pierre, inscription qui, par l'analyse, peut rester dans la mémoire de celui qui les a prononcés et sur lesquels il pourra revenir à des années de distance. Le signifiant a une qualité de marquage en lui-même, une force de repérage en concentrant une interprétation potentielle. Il est, comme le dit Peirce, « interprétant », même à l'insu du sujet. Par là, dans la spontanéité du dire, il a une valeur révélatrice qu'aucun autre mode de communication n'offre, car il permet un retour, un après-coup de sens, d'interprétation. Rien ne peut remplacer dans sa percée diagnostique, la parole, sa progression réflexive. Ce mouvement quasi autonome de la parole et des signifiants, avec ses turbulences et ses poussées, sa cohérence interne, ses déterminations qui portent le germe des décisions, manifeste et propulse le sujet. Sans doute faut-il entendre ainsi l'énoncé de Lacan : « le signifiant représente le sujet pour *un autre signifiant », avec la valeur énigmatique de ce « pour » (qui devait garder son opacité aux premières mises en question) dont la portée est de montrer la chaîne brute des signifiants dans leur succession, qui structure le sujet. Et ce n'est pas seulement la grille des mots qui venant des autres s'impose initialement, c'est aussi l'élan propre, la cohérence logique aussi bien consciente qu'inconsciente des signifiants qui est en cause.*

1. Cf. G. Deledalle, *Théorie et pratique du signe*, Payot, 1979.

Ici deux objections non négligeables peuvent se présenter.

Une telle rigueur d'enchaînement n'est-elle pas une redoutable mécanique à laquelle, dans l'esprit du théoricien qui la formule, rien ne peut échapper, pouvant basculer dans l'illusion, la toute-puissance de pensée, sinon dans le délire?

*Par ailleurs une telle coulée illimitée des signifiants (*ad infinitum, *disait Peirce pour la reproduction des relations triadiques des signes) ne devient-elle pas, en l'absence de repères, de « points de capiton », l'emballement de la machine signifiante en une diffluence amorphe?*

Il n'est peut-être pas inutile, pour y répondre, devant mon projet actuel de fixer l'attention sur les éléments et le système, de rappeler le parcours qui a été le mien dans mes deux ouvrages précédents. Ils prennent dans cette mise en perspective un éclairage qui se réfracte dans le présent cheminement.

Avec les Essais sur le symbolique *(parus dans la même collection en 1969) il s'agissait de rechercher les ancrages du symbolique. On peut, en effet, alléguer le « contexte » qui nécessairement donne une matière signifiante et des limites sociales à son usage, auxquelles le sujet ne peut se soustraire. Il importait toutefois d'explorer le symbolique qui structure cette pratique. Ainsi était mise en évidence dans ses lignes de force la fonction du père (en distinguant le Père Idéalisé et le Père Mort) par rapport à l'organisation des générations, dans la généalogie et le mythe religieux, tels qu'ils apparaissent liés à l'interdit de l'inceste et à l'Œdipe, dans la structuration de la différence des sexes. Le fait esthétique et culturel y était exploré en tant que formes symboliques. À l'inverse, il convenait de montrer les défauts et les gauchissements du symbolique dans la psychose et la perversion, où la chaîne signifiante est altérée selon les effets propres à la forclusion ou au désaveu. L'esprit et les arguments de cet ouvrage peuvent donc être employés en réponse à réfuter la seconde objection que j'évoquais.*

Le deuxième livre, La relation d'inconnu *(paru aussi dans cette collection, en 1978), mettait en place les observations qui sont à opposer à la première critique. Il s'agissait de montrer ce qui déborde le champ du système et du savoir : cette exploration aboutissait à poser un concept métapsychologique,* la relation d'inconnu, *en s'appuyant sur le dégagement de l'*objet de perspective *tant dans le fétichisme et le narcissisme que dans l'activité esthétique, avec l'oscillation métaphoro-métonymique, ou dans l'analyse du non-dit.*

Cet inconnu, nous pouvons avec Freud le situer dans le réel *du monde comme dans le psychisme avec l'inconscient. Cela veut dire*

en première instance qu'il y a de l'inépuisable dans notre quête de savoir, que l'inconscient ne saurait être aboli, si on avait la naïveté de le penser, et que le désir est fondamentalement relancé par l'inconnu.

Le travail de l'analyse est donc, en se prémunissant de trop confortables glissements dans deux directions opposées, – la docte ignorance réduite à un scepticisme qui ne verrait qu'un inconnu inconnaissable, ou une réduction interprétative sans ombres, insensible à l'indéterminé –, en évitant ces écueils, de gagner progressivement sur l'inconnu connaissable, sachant reconnaître une souffrance *aussi bien dans le front serein qui ne donne pas accès à l'inconnu en se protégeant par des systèmes clos, qu'à l'inverse dans l'angoisse qui s'affronte à cet inconnu.*

Ce préalable posé, ce qui prend un surcroît d'intérêt maintenant, c'est-à-dire en ce moment de la réflexion, une fois reçues les prémisses argumentées avec le symbolique, présent effectivement dans une organisation initiale, une fois détecté l'inconnu comme rencontre et visée finale, c'est de pouvoir explorer et recueillir *les relations qui s'avèrent fondamentales dans la pratique analytique, dans l'interprétation, entre* les trois pôles que sont le langage, la représentation et le référent.

– D'une manière succincte, en repérant ces trois relations, la première entre le langage *(avec le signifiant linguistique, digital, et il faut plus précisément entendre ici la langue dans ses variations que lui donne la parole) et le* référent *(objet connoté, matériel, corps biologique, dans leur fond* réel, *– mais aussi ce qui est désigné, dont on parle) doit être prise en considération selon quatre liaisons, sachant qu'elles peuvent parfois se chevaucher, dominer, l'une sur l'autre et se bloquer pour ce qu'il en est de la psychopathologie, ou se succéder selon certaines figures. Mais toutes les quatre doivent être prévues.*

1. Les mots ne sont pas les choses. Cet écart est indispensable pour maintenir une réflexion critique à l'égard de l'idéalisme, mais surtout de la toute-puissance des pensées et de la fascination délirante ou hallucinatoire.

2. Partant de là, il est possible d'envisager deux effets contraires. Les mots font les choses : c'est le poids du signifiant qui donne sa réalité au monde en nommant les objets par un langage social antérieur venant des parents; mais c'est aussi le pouvoir individuel de nommer ses propres expériences, de les inclure ainsi dans une réflexion critique, une réalité nouvelle par ailleurs communicable.

Sans cette marque les choses n'auraient pas de réalité familière pour nous, ne participeraient pas au champ de la connaissance.

3. Inversement les choses, en résistant aux mots, leur donnent, quand ils leur correspondent, par l'expérimentation, les vérifications, par la mise à l'épreuve et la détection de l'erreur, par l'expérience, *leur vérité et leur efficacité scientifique.*

4. Mais on tiendra compte aussi du fait que les mots valent pour les choses, et sont les choses. En dehors de la psychose, d'une manière plus courante, s'ouvre le domaine de l'illusion, magique ou religieuse, mais surtout de l'art, les signifiants ayant le pouvoir poétique de faire lever en eux-mêmes les choses, avec toutefois un jeu, une oscillation métaphoro-métonymique entre cette croyance qu'anime la métaphore et la distance critique, métonymique, qui revient à la première formule – les mots ne sont pas des choses – en reconnaissant l'illusion et l'artifice des formes.

Le nom, le signifiant a cette force potentielle retenue en lui de conserver la chose en son absence, en son abolition, de la présenter *dans son aura mémorielle la plus particulière, la plus prenante, pour captiver l'esprit, même en dehors de tout contexte actuel, pour être plus qu'un signe, un symbole isolé avec toute sa charge métaphorique : la* rose *absente de tout bouquet; abstrait de tout bosquet, le* roseau, *syrinx ou calame, signe où s'évade la pensée.*

– Avec la deuxième relation entre la représentation *et le* référent, *où le* signifiant de démarcation *compose celle-là par une organisation* analogique, *nous retrouvons également les quatre positions envisagées à l'instant pour le langage et le signifiant linguistique.*

Cependant ce lien avec le référent se fait, quoiqu'on veuille l'oublier, dans sa fonction imaginaire *d'effets* visuels *et de* miroir, *comme imitation (représentation) mais aussi, d'une manière plus fascinante, comme* présentation.

Le signifiant de démarcation prend toute son importance quand on reconnaît qu'il structure l'information non verbale et qu'il assure la communication du même type. Il permet non seulement d'identifier et de fixer les expressions corporelles, les affects et les pulsions, ainsi que les perceptions, les sensations qui font la qualité particulière d'une expérience vécue, mais aussi de s'orienter continuellement dans les nuances des informations qui accompagnent la communication verbale. Ce sont les gestes, la mimique et la prosodie qui complètent les fonctions de la parole, principalement selon les distinctions de Jakobson, expressive, conative, phatique, mais aussi référentielle, et déictique. En outre, dans la perspective d'Austin, la portée performative, illocutoire ou perlocutoire, s'éclaire aussi grâce aux signi-

fiants de démarcation. Et parmi ces relations, telles que la promesse, l'interrogation, je mettrai en exergue l'ordre et le conseil parce qu'ils soutiennent très spécialement l'injonction paradoxale et la double entrave : les messages envoyés par les signifiants de démarcation, par voie analogique, permettent de recevoir une information qui précise les règles servant à organiser les échanges et affirme la hiérarchie et la dépendance. De plus, cette information peut être en contradiction avec celle qui est transmise par voie verbale, d'où les choix indécidables ayant des effets pathogènes où se fige la situation.

– Mais la troisième relation du triangle, entre signifiants de démarcation et signifiants verbaux, est celle qui constitue fondamentalement la psychanalyse. Ce sont ces correspondances qui dans la perspective freudienne sous-tendent le processus, les changements et évolutions de sens dans les rapports entre les êtres parlants.

*De la précession reconnue au signifiant dépend l'ouverture des signes et du sens où l'on peut se tenir, même fugacement, en un temps antérieur où toutes les virtualités, fussent-elles aléatoires, s'orientent selon les lignes de force inconscientes. Le signifiant est au carrefour de trois directions : 1) la suspension de sens est sur la voie du symbolique dans le pas-de-sens de la Loi; et par Loi j'entends le principe même de toute loi comme état de fait, relation vérifiable, mais aussi comme règle ou pacte acceptés; le signifiant n'est autre alors que le Nom du Père, quel que soit l'usage que l'on en fasse dans le lien social, sous toutes ses substitutions, lien de dépendance ou rejet pour s'en affranchir; 2) de ne point être capté par le signifié, le signifiant (pur) se libère des contingences de l'étant; il est de l'Être; 3) enfin cette même suspension dans l'ordre de la connaissance et de l'intelligible le met sur l'axe de l'*inconnu, *pour soutenir la pensée dans le vide, la mort et le néant, que la parole peut effectivement dire.*

L'interprétation devient ainsi, en élaborant les relations entre le langage, la représentation et le référent, par leurs diverses interactions, où se noue l'échange intersubjectif, un accès au concept, *qui est justement fait de ces relations. Cela n'est concevable que dans la mesure où la jonction entre signifiant analogique et signifiant digital est possible : sinon, dans l'analyse on constate que le manque peut se tenir d'un côté ou de l'autre, soit que les mots ne renvoient à aucun signifiant de démarcation, à aucun souvenir, aucune expérience vécue, venant donc à les simuler, à suppléer à leur absence, soit que les signifiants de démarcation aient pris forme sans qu'ils puissent se « traduire » en mots. La psychanalyse conduit à identifier cet hiatus (dont la forme la plus simple est le refoulement) en posant*

l'inconscient à la fois comme manque et comme potentiel de signifiance, appel de découverte en de nouvelles organisations.

Pour s'en tenir à cette émergence du signifiant et pour ne pas être happé par les formes fixées et défensives qui entretiennent le défaut de communication, le psychanalyste doit lui-même faire usage de la relation d'inconnu. Si celle-ci devient pour l'analysant un procédé et un repli, il aura à mettre son écoute en construction *du sens; si, au contraire, les mots et le langage font un rempart logique contre l'irrationnel et l'inattendu, contre les signifiants de démarcation qui pourraient répondre d'une expérience refusée, il aura à se situer en ce point 0 d'inconnu quant à la théorisation active dont parle Bion, par une attitude mentale qui est une ouverture au signifiant, laquelle vaut au demeurant comme préalable pour engager toute construction.*

Mais l'exigence de centrer l'interprétation psychanalytique sur le signifiant donne le moyen d'explorer les actes de parole *pour mettre en évidence leur congruence ou leur désaccord avec les règles implicites, les présuppositions imposées par la* langue. *Pour le psychanalyste le travail pragmatique consiste, dans la situation organisée et le* cadre *analytiques, à permettre de retrouver non seulement les variations des règles de la langue qui président au dia-logue et assurent sa continuation dans les échanges en donnant aux articulations des signifiants une cohérence admissible, mais aussi les règles à usage personnel qui viennent en conflit avec les précédentes, soutenues qu'elles sont par les fantasmes et les désirs qui ne peuvent se réaliser. La démarche est donc,* à partir du signifiant, *de découvrir les règles qui organisent ses articulations dans le sens et la cohérence métonymique du désir quant au manque. Ainsi en vient-on à faire apparaître les constellations signifiantes que Freud a condensées en Éros et Thanatos, dans leur lutte, et que nous pouvons, en suivant Bion, centrer sur l'*Amour, *la* Haine *et la* Connaissance : *l'Amour, dans les diverses manifestations d'Éros, comprenant l'amitié, l'admiration, le respect, la séduction, voire la passion, comme aspiration à aimer ou à être aimé; la Haine avec la violence, la peur, le sadisme et le masochisme non pas tant pour dominer ou pour être dominé mais être sous l'empire de l'envie destructrice; la Connaissance dont le désir se poursuit en marge des précédents, mais comme eux, et plus ouvertement, dans l'axe de l'inconnu.*

Ce sont les signifiants, en fondant l'interprétation, qui donnent accès à ces désirs différenciés, à leurs conflits que mobilise l'inconnu en l'autre.

*

Avec la deuxième partie de ce livre sont abordés les systèmes où les signifiants s'organisent en constellations ou confluences pour les pensées de l'individu lui-même comme pour les idéaux et les règles de la société. Ces condensations symboliques *doivent être décrites dans la théorie – ce sont les concepts psychanalytiques – mais aussi dans* une *symbolique générale que l'on a trop tendance à négliger, alors que Freud, dans l'*Interprétation du rêve, *ou dans l'*Introduction à la psychanalyse, *a pris le soin d'en tracer les défilés qui s'avèrent inévitables et fort utiles pour l'interprétation.*

*Tout d'abord l'*objet de perspective *est proposé comme concept à l'intérieur de la métapsychologie, en tant que signifiant pour une représentation de l'inconnu, sachant que cette représentation* qui meut le désir *résulte d'une élaboration sexuelle à partir du pénis maternel.*

On trouvera ensuite une étude de la *symbolique des nombres dans le champ métaphorique restreint déterminé par les signifiants que sont les premiers nombres. Ce chapitre contient une présentation de la célèbre observation* (fort/da) *de Freud; il y est montré que la valeur de celle-ci tient au fait qu'elle déploie d'une manière exemplaire l'articulation dont j'ai dit l'importance entre signifiant de démarcation et signifiant linguistique.*

La contrainte des signifiants fait l'objet du chapitre suivant où l'on voit que les systèmes d'écriture selon les cultures commandent les interdits qui leur sont propres.

Deux autres chapitres sont consacrés à l'étude des règles spéciales qui animent certaines emprises signifiantes : c'est d'abord le « complexe de croyance » où l'incroyable noue les individus d'une collectivité dans une dépendance commune à l'égard des mythes, des idéaux, ou d'un meneur.

Ensuite est exploré le cadre rigide, impliquant certaines conséquences, que posent dans la théorie le concept de morcellement et le fragment selon qu'on considère ce dernier comme partie isolée ou comme appartenant à un tout défini.

Enfin dans une « recension du corps », celui-ci est reconnu comme lieu de convergence pour une mosaïque de perspectives dont les systèmes laissent toutefois persister un écart irréductible dans leur mise en connexion.

*

La troisième partie du livre s'applique à recueillir dans la psychose les éléments et les manques qui forment les systèmes des interprétations délirantes. On voit ici l'ampleur de l'enjeu car la psychose se donne comme limite à notre compréhension en faisant du non-sens et de l'aléatoire une source de toute-puissance. Le débordement d'interprétations strictement focalisées qui caractérise la paranoïa montre souvent à nu les complexes et les désirs que la névrose dissimule par le refoulement. Par là une description est possible de ces systèmes. Deux études ont été retenues à titre d'exemple.

L'une explore le système génératif de la paranoïa en fonction du père.

Dans l'autre les hallucinations acoustico-verbales sont ramenées aux signifiants de démarcation relatifs aux perceptions visuelles et auditives, dans une comparaison spatiale par rapport à un « objet de projection narcissique ».

La connaissance de ces systèmes peut servir au contrôle comparatif de toute autre organisation où l'on repère un noyau paranoïaque, comme par exemple, éminemment, dans le mythe sacrificiel.

*

Dans la dernière section une interprétation psychanalytique de l'art a été centrée sur la peinture et la musique afin de s'en tenir à l'efflorescence des seuls signifiants analogiques.

Une telle recherche, qui ne se réduit pas, selon l'expression consacrée, à une « application », est une élaboration intrinsèque à la psychanalyse dont celle-ci ne saurait se passer dans son exploration des mécanismes de la pensée. La condition en est cependant de ne pas se satisfaire d'un codage systématique de « lecture » mais de s'imposer une découverte des structures formelles *spécifiques de chaque art et de chaque style où se perçoit la résonance des concepts psychanalytiques jugés eux-mêmes pertinents.*

Ainsi dans le premier exemple l'art très codifié de l'icône est l'occasion de mettre en évidence dans la Dormition de la Vierge l'objet de perspective en rapport direct avec l'imago maternelle, avec les racines sexuelles de l'inconnu qu'il représente. Le mythe religieux en fournit ici les images où l'invisible est donné à voir par la peinture.

L'autre exemple dégage dans l'œuvre de Claude Lorrain, c'est-à-

dire dans le paysage peint, les quatre éléments *par lesquels se déploie une symbolique psychologique de la nature que connaissaient déjà les Anciens.*

Enfin le texte sur la musique (« Répétitions ») suit la méthode de la mise en relief du système formel, en l'occurrence suivant les éléments sonores et les répétitions, dans une comparaison différentielle avec le langage pour montrer le jeu de l'oscillation métaphoro-métonymique en stipulant que la musique devient la métaphore de la pulsion quand se déclenche la jubilation.

*

Ces explorations de systèmes différents, où s'accuse leur disparité, peuvent donner une impression de fragments, j'allais dire de « fragmence ». Il convient qu'il en soit ainsi afin de faire saillir la multiplicité des règles et des condensations symboliques. En effet, l'interprétation doit à la fois atteindre ces configurations et les traverser, en venir au signifiant, à son ouverture.

*Une lacune gît dans cet ouvrage. Elle a trait aux mythes. Ce n'est pas que leurs systèmes qui infléchissent tant les vues de ceux sur lesquels ils ont prise ne soient pas justiciables eux-mêmes d'*interprétation. *Je pense au contraire que l'impact qu'ils ont dans notre civilisation, essentiellement avec la figure centrale du sacrifice où se contrôle collectivement le noyau paranoïaque que contient toute religion dans son dogme (alors qu'au rite est dévolu le courant obsessionnel), nécessite assurément, pour elle seule, une étude où, même à l'intérieur de la psychanalyse, se dégagera leur portée tragique, recueillie par Freud dans le monde antique, surtout avec l'Œdipe, dans la lutte des pulsions de vie et de mort, où se complète et s'élève la reconnaissance de la quête humaine du plaisir. Ces développements sont donc appelés par leur absence dans ce* dernier *livre. Ils devraient faire l'objet d'un travail à venir, mû par l'urgence d'un projet qu'attise le temps avec ses échéances.*

GUY ROSOLATO

Éléments de l'interprétation

La psychanalyse, dans son nom même, est portée par une exigence rationnelle. Elle se doit donc, comme chaque science, de mettre en évidence des *éléments* dans le champ qui lui est propre.

Ces éléments, l'auteur, à la suite de Lacan, les identifie dans les « signifiants ». Mais il précise, proche alors de Bion, que les signifiants à l'œuvre en psychanalyse sont loin d'être toujours linguistiques. On doit reconnaître, en s'aidant de la distinction aujourd'hui opérée entre langage digital et représentation analogique, ce qu'il nomme les signifiants de démarcation, éléments de toute représentation non verbale. La première partie de ce livre, qui prolonge les deux précédents ouvrages de l'auteur parus dans la même collection (*Essais sur le symbolique*, 1969 ; *La relation d'inconnu*, 1978), explore les relations que dégage l'interprétation entre le langage, la représentation et le référent.

Avec la deuxième partie sont abordés certains systèmes de signifiants organisateurs pour les pensées de l'individu comme pour les idéaux et les règles de la société : entre autres, les systèmes d'écriture qui commandent les interdits, ou encore le « complexe de croyance ».

Sont ensuite décelés les éléments qui soutiennent et forment les interprétations délirantes, sur l'exemple de la paranoïa et des hallucinations acoustico-verbales. Enfin une dernière section est centrée sur la peinture (l'icône byzantine, Claude Lorrain) et sur la musique où domine le signifiant de démarcation.

Le lecteur sera sensible ici au travail d'invention conceptuelle dont témoigne Guy Rosolato, à l'acuité et à la mobilité d'une pensée qui fait confiance à la psychanalyse pour être toujours d'éveil, évitant aussi bien l'écueil de la « docte ignorance » que celui de la clôture d'un savoir incapable de donner accès à l'inconnu. L'ouverture au signifiant est aussi ouverture du signifiant.

9 782070 703333 85-III A 70333 ISBN 2-07-070333-9 148 FF tc